

## DU PRIMAT DE L'HISTOIRE\*

Eugenio COSERIU

(Traduit de l'allemand par Stijn Verleyen [Université de Leuven])

**Résumé:** Dans cet article capital, dont le début reprend partiellement le chapitre introducteur de *Sincronía, diacronía e historia*, Coseriu argumente que l'approche historique des faits langagiers est la seule qui rende justice à l'essence des langues en tant que traditions culturelles dynamiques. S'opposant au descriptivisme structuraliste (du moins, à l'exclusivité à laquelle celui-ci prétend), il dégage toutes les conséquences de ce 'primat de l'histoire', notamment en ce qui concerne le traitement de la variation linguistique, la séparation de la langue et de la parole (entendue comme 'activité de parler'), et ce qu'il considère comme la seule possibilité d'expliquer les phénomènes linguistiques.

À Oswald Szemerényi., à l'occasion de son 65<sup>e</sup> anniversaire

### I.

1. Dans la linguistique actuelle, la distinction méthodologique entre synchronie et diachronie, sans aucun doute très importante, et même indispensable à une approche scientifique adéquate des langues, est largement perçue (le plus souvent de façon implicite, certes, mais parfois aussi explicitement) comme une distinction 'réelle', c'est-à-dire, comme une distinction qui concerne une diversité essentielle des faits de langue eux-mêmes (i.e. : des faits 'synchroniques' et des faits 'diachroniques'). En même temps, il est présupposé, implicitement et parfois explicitement, que la description synchronique des langues est prioritaire par rapport à l'histoire de la langue : la perspective synchronique correspondrait mieux (ou serait même la seule à correspondre) à l'essence des langues. Louis Hjelmslev, par exemple, écrit<sup>1</sup> : "[l'hypothèse glossématique] nie également le droit de considérer un état de langue comme un simple moment passager d'une évolution, transition fuyante et fluctuation incessante". B. Malmberg va beaucoup plus loin encore<sup>2</sup> : La langue serait par définition 'synchronique', et lorsqu'on la considère comme quelque chose de variable et en voie de développement, on adopte un point de vue "qui, au fond, est incompatible avec l'idée de la langue"; une "langue, qui se développe", serait une *contradictio in adiecto*, "bien entendu si nous comprenons par langue un système dans le sens strict de ce terme". Face à de telles suppositions, il convient de défendre ici la thèse, aujourd'hui certes impopulaire, mais à notre avis<sup>3</sup> non dépassée, de la primauté de l'histoire, c'est-à-dire, la thèse selon laquelle, précisément du point de vue de la réalité, l'histoire de la langue est la plus conforme, et dans un certain sens la seule conforme, à l'essence des langues individuelles.

---

"Vom Primat der Geschichte". *Sprachwissenschaft* 5 [1980]. 125-145.

<sup>1</sup> *Acta linguistica*, IV, 3, p. VII.

<sup>2</sup> *Système et méthode*, Lund 1945, pp. 25ss. Voir aussi la distinction que fait N. Chomsky entre 'rule-governed creativity' et 'rule-changing creativity' (*Current Issues in Linguistic Theory*, La Haye 1964, p.22).

<sup>3</sup> Nous croyons que la séparation méthodique de la synchronie et la diachronie, du moins en ce qui concerne la théorie linguistique, a déjà apporté tout ce qu'elle pouvait apporter, et qu'il est temps d'interroger le rapport de cette distinction aux faits de langue, et de la ramener à la réalité langagière.

2. De prime abord, et sur un plan strictement intuitif, il faudrait en fait déjà douter du bien-fondé des présupposés cités ci-dessus. Comment le point de vue historique, en particulier, pourrait-il être inadéquat vis-à-vis de la langue, puisque celle-ci n'est rien d'autre qu'une tradition historique de l'activité de parler<sup>4</sup>, *per definitionem* un objet historique ? Et, en admettant que les traditions linguistiques se développent effectivement dans l'histoire, comment 'une langue qui se développe' pourrait-elle représenter une contradiction dans les termes ? Afin de permettre une prise de position mieux argumentée, il est toutefois nécessaire, tout d'abord, de rappeler, tant dans les langues mêmes qu'au niveau de leur étude, les arguments pour la priorité de la synchronie et pour le rôle secondaire de ce qu'on appelle la diachronie. Comme on le sait, ces arguments, qui se font toujours sentir, consciemment ou inconsciemment, dans la linguistique actuelle, ont été avancés en particulier par F. de Saussure dans son *Cours*<sup>5</sup>.

## II

F. de Saussure a effectivement fait de sa distinction méthodique entre synchronie et diachronie une distinction réelle, et a voulu argumenter ainsi pour la priorité de la synchronie, tant du point de vue méthodologique que du point de vue de la réalité. Ses arguments sont de trois types, à savoir, une série d'analogies, des arguments positifs en faveur de la synchronie, et des arguments négatifs à l'encontre de la diachronie. Il est vrai que l'enjeu de tous ces arguments est le même, à savoir de montrer que c'est uniquement en synchronie que chaque langue particulière peut être appréhendée comme système, c'est-à-dire dans son ensemble, et comme telle (c'est-à-dire, en ce qu'elle est réellement).

1. De leur côté, les analogies sont de deux types, à savoir figurée (l'analogie avec la projection d'un corps sur un plan, avec un tronc d'arbre coupé transversalement ou longitudinalement, et avec le jeu d'échecs<sup>6</sup>), et matérielle, ce dernier type étant représenté par un seul exemple : l'analogie avec l'économie politique (*Volkswirtschaftslehre*)<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> (*note du traducteur*) Nous avons traduit le terme allemand *Rede* de trois façons différentes : (1) *parole*, lorsque le terme renvoie explicitement à Saussure (par extension, nous avons également choisi de traduire aussi le terme *Rede* tel qu'il apparaît chez Gabelentz, que Coseriu considérerait comme un précurseur de Saussure – cf. "Georg von der Gabelentz et la linguistique synchronique", *Word* 22, 1967) ; (2) *activité de parler* quand il s'agit de la 'parole' envisagée dans sa généralité ; et (3) *discours*, lorsqu'il s'agit d'un acte de parole particulier. Pour la différence entre (2) et (3), voir *Sincronía, diacronía e historia*, Montevideo 1958, pp.25-26.

<sup>5</sup> Ici, nous considérons ces arguments tels qu'ils apparaissent dans le *Cours* de linguistique générale [CLG], étant donné que c'est précisément sous cette forme qu'ils ont été actifs dans l'histoire, c'est-à-dire, qu'ils ont été déterminants pour le développement ultérieur de la linguistique. Ce faisant, nous laissons entièrement de côté la question de savoir si le 'vrai' F. de Saussure a effectivement dit, ou a eu l'intention de dire, telle ou telle chose. Ce dernier problème est du reste complètement différent : il concerne plutôt la personne de F. de Saussure, et beaucoup moins l'histoire de notre discipline, et il ne saurait être confondu avec le premier problème, comme cela est malheureusement souvent le cas dans les recherches saussuriennes récentes (en particulier dans celles à tendance dogmatique). Dans ce qui suit, nous entendons donc par 'F. de Saussure' le F. de Saussure du CLG, c'est-à-dire, en fait les idées et les thèses qui y sont représentées, et non pas la personne historique 'F. de Saussure', qui n'aurait peut-être pas non plus consenti à ces idées dans chaque cas ou sans réserves.

<sup>6</sup> CLG, première édition, Lausanne et Paris 1916, pp. 128-130.

<sup>7</sup> CLG, p. 118

**a.** Or, les analogies figurées sont toutes les trois inadéquates, et pas seulement dans la mesure où le sont tous les schémas concrétisants, qui représentent quelque chose d'interne comme étant externe (puisque, conçus ainsi, les schémas sont utiles d'un point de vue pratico-didactique, et innocents du point de vue théorique, à condition qu'on n'oublie pas qu'il s'agit de schémas). L'analogie avec la projection, même si l'on met à part l'insuffisance générale des schémas en tant que tels, est inadéquate en ce qu'elle ne prend pas en compte la dimension diachronique de la langue, qui n'est représentée par rien dans ce schéma ; et l'analogie avec le tronc d'arbre est fautive dans la mesure où les différentes coupes transversales ne comportent pas les réorganisations des rapports entre les éléments 'diachroniques' (= les étapes) qui font partie du tronc. Toutefois, l'analogie la plus inadéquate est celle avec le jeu d'échecs, car *une partie d'échecs* ne saurait être comparée avec une langue, mais uniquement avec la réalisation d'une langue dans un texte (dialogue)<sup>8</sup>, et *un état* d'une partie serait alors un moment de la réalisation dialogique de ce texte. Si on peut parler dans ce cas d'une analogie quelconque avec une langue – et encore, ce serait une langue inaltérable – , cette analogie ne résiderait que dans l'ensemble de 'valeurs' (pièces) et de règles en matière de coups possibles. F. de Saussure est d'avis que cette analogie n'est imparfaite que sur un seul point : les joueurs d'échecs exécutent délibérément tel ou tel coup, tandis que le changement linguistique serait non intentionnel ; en réalité, cependant, ceci est le seul point sur lequel l'analogie est plausible, d'autant plus que les 'coups' linguistiques dans un dialogue ne sont pas moins intentionnels que les coups d'une partie d'échecs.

**b.** L'analogie 'matérielle' avec l'économie politique est tout aussi inadéquate, car l'économie politique (*Volkswirtschaftslehre*) et l'histoire économique (*Wirtschaftsgeschichte*) ne sont pas dans le même rapport que la description linguistique et l'histoire de la langue ; l'économie politique correspondrait à la linguistique générale, ou tout au plus à une 'linguistique panchronique', tandis qu'une démarche analogue à la description linguistique ne saurait impliquer qu'une représentation des rapports économiques d'une communauté donnée à un moment temporel précis (par exemple, un compte rendu sur 'la situation économique de la nation').

**2.** En ce qui concerne les arguments explicites et positifs en faveur de la synchronie, F. de Saussure est d'avis que c'est uniquement en synchronie que la langue est envisageable comme un tout, comme un système, et, d'autre part, que la synchronie, l'état de langue, est la seule réalité pour le locuteur : "La *linguistique synchronique* s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistant et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective. / La *linguistique diachronique* étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non aperçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux"<sup>9</sup>.

Ce double argument comporte, quand on le considère de plus près, trois aspects : a) en synchronie, il s'agirait de prendre en considération l'ensemble d'une langue particulière (un système linguistique entier) ; b) on prendrait en considération à chaque fois un seul système

<sup>8</sup> (*note du traducteur*) Les termes allemands correspondants sont *Text* et *Dialog*.

<sup>9</sup> CLG, p. 144. En outre : "La première chose qui frappe quand on étudie les faits de langue, c'est que pour le sujet parlant leur succession dans le temps est inexistante : il est devant un état. Aussi le linguiste qui veut comprendre cet état doit-il faire table rase de tout ce qui l'a produit et ignorer la diachronie" (p.120), et encore : "il est évident que l'aspect synchronique prime l'autre, puisque pour la masse parlante il est la seule et vraie réalité. Il en est de même pour le linguiste : s'il se place dans la perspective diachronique, ce n'est plus la langue qu'il aperçoit, mais une série d'événements qui la modifient" (p.131).

linguistique ; et c) l'objet ainsi défini, l' "état de langue" serait quelque chose de statique. L'argument n'est toutefois valable dans aucune de ces trois formes, car il ne correspond pas du tout à l'expérience quotidienne du locuteur (et du linguiste !) dans son maniement de la langue.

**a.** Tout d'abord, on ne saurait en réalité saisir un système linguistique dans son ensemble ; on le saisit toujours seulement de façon partielle. Il est vrai que F. de Saussure attribue cette capacité à la soi-disant 'conscience collective'. Cependant, comme une conscience collective au sens strict n'existe pas<sup>10</sup>, et qu'elle n'est en fait qu'une dimension de la conscience individuelle, il faut nécessairement prendre celle-ci comme point de départ. Or, dans ce cas-là, l'argument est tout simplement faux. On peut très bien affirmer qu'un locuteur connaît un système linguistique entier, c'est-à-dire, qu'il en a une connaissance intuitive ; sur un plan réflexif, en revanche, et *in concreto*, on ne peut jamais saisir que la partie du système qui se réalise dans le discours (au moins dans un 'discours intérieur'), ce que ne font pas uniquement les locuteurs, mais aussi les linguistes, lorsqu'ils qualifient certaines formes ou constructions comme 'existantes' ou 'inexistantes' dans une langue donnée. D'où précisément les nombreuses constructions qu'on considère, surtout pendant ces derniers temps, comme 'impossibles' ou 'agrammaticales' dans différentes langues, mais qui sont en réalité entièrement correctes ou même courantes dans certains contextes. Par exemple, on a considéré la phrase *Heinrich Heine ist ein deutscher Dichter, der ein Lyriker ist* comme étant impossible en allemand. Cette phrase n'est toutefois impossible que dans certains contextes déterminés – peut-être nombreux, il est vrai. Elle est cependant parfaitement acceptable dans une situation où A dit "*Es gibt keine deutschen Dichter, die Lyriker sind*", et B réplique justement "*Heinrich Heine ist ein deutscher Dichter, der ein Lyriker ist*". De même, on a voulu qualifier d'impossibles des tournures comme *eine Frau mit Beinen, ein Kind mit Augen, ein Fluss mit Wasser*, qui ne seraient correctes qu'avec un apport attributif (*eine Frau mit schönen Beinen, ein Kind mit blauen Augen, ein Fluss mit klarem Wasser*). En réalité, toutefois, les restrictions qu'on postule dans ce cas sont liées à la connaissance de la réalité extralinguistique (*Sachen*). Dès qu'on accepte une autre réalité comme 'normale' et généralement connue, ou qu'on nie ou met en question la réalité, de telles expressions sont non seulement acceptables, mais parfaitement 'grammaticales'<sup>11</sup>. Strictement parlant, personne n'a à sa disposition tous les contextes dans lesquels peuvent apparaître des énoncés linguistiquement corrects (faisant partie du système linguistique), car les contextes doivent être constatés ou réalisés séparément à chaque fois. De ce point de vue, la description linguistique n'est au fond pas différente de l'histoire de la langue.

**b.** En deuxième lieu, il n'y a guère de locuteur qui se trouve confronté à un système linguistique homogène et unique. Il s'agit là d'une contrainte méthodologique, et non pas de l'expérience réelle du locuteur, ni d'un donné immédiat pour le linguiste. F. de Saussure, tout comme G. von der Gabelentz avant lui, a bien vu que l'objet d'une description fonctionnelle cohérente et interne ne saurait être qu'un seul système linguistique homogène à la fois ; en même temps, cependant, il s'est également rendu compte qu'un tel système doit à chaque fois être délimité par le linguiste<sup>12</sup>. Le locuteur, par contre, se trouve confronté, dans son

---

<sup>10</sup> Pour une critique de ce concept : E. Coseriu, *Sincronía, diacronía e historia*, 3<sup>e</sup> édition. Madrid 1978, pp. 32ss.

<sup>11</sup> Sur l'interprétation de ces expressions, et d'autres semblables : E. Coseriu, "Bedeutung und Bezeichnung im Lichte der strukturellen Semantik", *Sprachwissenschaft und Übersetzen*, édité par P. Hartmann et H. Vernay, Munich 1970, pp. 113ss.

<sup>12</sup> "L'étude synchronique n'a pas pour objet tout ce qui est simultané, mais seulement l'ensemble des faits correspondant à chaque langue ; dans la mesure où cela sera nécessaire, la séparation ira

expérience réelle, à l'état d'une langue historique, dont la synchronie est différenciée des points de vue diatopique, diastratique et diaphasique. Tout locuteur, s'il ne connaît pas la langue historique dans son ensemble, connaît, au moins jusqu'à un certain degré, plus d'un dialecte et plus d'un niveau de langue ; et tout locuteur maîtrise plusieurs styles de langue. Au contraire, l'objet de la description synchronique (fonctionnelle), visé par Saussure aussi, est non seulement synchronique, mais en même temps 'syntopique', 'synstratique' et 'symphasique' : un dialecte, un niveau de langue, et un style uniques, c'est-à-dire une 'langue fonctionnelle'<sup>13</sup>. Les indubitables erreurs de l'approche structurale de la langue ne sont pas uniquement liés à la focalisation sur la synchronie (en effet, la dialectologie, la sociolinguistique, et la stylistique linguistique, en tant que disciplines descriptives, sont également 'synchroniques'), mais en même temps à la limitation, implicite ou explicite, à la 'langue fonctionnelle'<sup>14</sup>.

Même pour ce qui est de la langue fonctionnelle en tant que telle, le locuteur réel ne se trouve pas devant un seul, mais devant au moins deux états de langue : en effet, vu qu'à n'importe quel moment, l'un ou l'autre changement linguistique est en cours, le locuteur se trouve confronté à une tension entre un état de langue ancien et un état de langue plus récent. C'est précisément cela qui explique le phénomène de 'sélection' entre formes anciennes et formes nouvelles, qui caractérise la genèse effective du changement linguistique, entre l'innovation originelle (par exemple, la naissance d'une forme y au lieu d'une forme plus ancienne x) et la mutation qui constitue la fin du processus (soit le remplacement général de la forme x par la forme y, soit le figement d'une certaine distribution des deux formes). D'où, entre autres, les soi-disant irrégularités dans les résultats du changement phonique, qui, à l'origine, et conformément à son essence même, ne saurait être que régulier<sup>15</sup>.

**c.** En troisième lieu, même un seul état d'une langue fonctionnelle n'est pas quelque chose de statique (pas même pour les locuteurs), mais un savoir orienté vers l'avenir, et, par là, quelque chose de potentiellement dynamique. Il est vrai que la dimension diachronique objective d'une langue ne vaut pas pour les locuteurs, quoiqu'il existe aussi une 'diachronie des locuteurs'<sup>16</sup> qui est subjective ; c'est pourquoi leur langue comporte une dimension 'futuristique' : pour les locuteurs mêmes, une langue est un système d'activité, de *modi agendi* pour un acte de parole futur et pour la création dans et au moyen de cette langue. Ceux qui parlent l'espagnol ou l'italien, savent également, par exemple, que *llambada* est une forme 'espagnole' (possible en espagnol) et *tortognare* une forme 'italienne', même s'ils ne savent peut-être pas si ces formes existent réellement ; de même, ils savent que le pendant espagnol d'une forme 'inventée' (= nouvellement créée) telle que fr. *défauteuiller*, ne

---

jusqu'aux dialectes et aux sous-dialectes" (CLG, p. 132)

<sup>13</sup> Pour les notions *diatopique*, *diastratique* et *diaphasique* (et les notions opposées *syntopique*, *synstratique* et *symphasique*), tout comme pour les notions *dialecte*, *niveau de langue*, *style de langue*, *langue historique* et *langue fonctionnelle*, voir E. Coseriu, "Structure lexicale et enseignement du vocabulaire", *Actes du premier colloque international de linguistique appliquée*, Nancy 1966, p.192, 198-203. F. de Saussure lui-même remarque d'ailleurs que le terme *synchronique* n'est pas suffisamment précis, et qu'il conviendrait de le remplacer par *idiosynchronique* (CLG, p.132). On trouve une affirmation au fond identique chez G. von der Gabelentz, *Die Sprachwissenschaft*, 2<sup>e</sup> édition, Leipzig 1901 pp. 60ss.

<sup>14</sup> On trouve une formulation explicite de ce présupposé le plus souvent adopté tacitement chez D. Jones, *The Phoneme : Its Nature and Use*, Cambridge 1950, p.9 : "Une 'langue' doit être comprise comme la production linguistique d'un seul individu qui parle dans un style déterminé et consistant".

<sup>15</sup> E. Coseriu, *Sincronía, diacronía e historia*, pp. 101-108, 219-221.

<sup>16</sup> Sur 'diachronie du locuteur', voir E. Coseriu, "Structure lexicale et enseignement du vocabulaire", *Actes du premier colloque*, pp. 193-194.

saurait être que *desembutacar* (et non pas quelque chose du genre *desbutacar*). Tout ce qui, dans la langue, relève de règles, est de l'ordre d'une application virtuelle, i.e., quelque chose qui sera appliqué, ou qui peut être appliqué. F. de Saussure lui-même était d'ailleurs du même avis, car, dans le beau chapitre qu'il consacre à l'analogie, il évoque<sup>17</sup> comme possibilités du français des formes comme *interventionnaire*, *répressionnaire* et *firmamental*. Or, l'analogie n'est pas limitée à la formation des mots, ni à la 'morphologie' lexicale et grammaticale ; elle concerne toutes les régularités d'une langue, qu'elles soient matérielles ou substantielles : une langue est au fond un système d'analogies (ce qui n'exclut nullement les 'anomalies').

**3.** Les arguments à l'encontre de la diachronie sont, chez F. de Saussure, l'exacte contrepartie des arguments en faveur de la synchronie ; comme on le sait, il est d'avis qu'en diachronie, on peut uniquement saisir des événements isolés, et non le système que ces événements affectent, et que le changement linguistique lui-même se produit fondamentalement en dehors du système linguistique<sup>18</sup>.

**a.** À ce propos, on remarquera tout d'abord, en général, qu'il faut être considérablement aveuglé, ou qu'on a besoin de lunettes munies d'un filtre très particulier, pour ne voir dans le développement linguistique que le soi-disant changement linguistique (= remplacement successif de faits individuels), en ignorant la continuité dans la langue. Car une caractéristique saillante des langues par rapport à d'autres traditions collectives, est plutôt que ce sont des traditions tellement figées, c'est-à-dire qu'elles se transmettent en principe sans mutations profondes (ce qui est précisément une condition nécessaire aux thèses de F. de Saussure), et qu'une accélération du changement ne se produit que dans des circonstances historiques particulières. En plus, le structuralisme diachronique a montré de façon convaincante qu'on peut très bien considérer plus qu' "une chose à la fois" en diachronie aussi.

**b.** Ce qui est plus important pour notre propos, toutefois, c'est que les preuves qu'invoque F. de Saussure pour ses hypothèses sont précisément incompatibles et même en contradiction flagrante avec sa conception de la langue. D'une part, il choisit comme exemples du changement des faits qui paraissent à première vue isolés ('accidents'), quand on ne tient pas compte des rapports éventuels entre ces faits (par exemple, dans le cas de fr. *décrépi*). Et lorsqu'il s'agit clairement de faits systématiques, il les interprète uniquement comme des faits isolés, indépendamment de leurs rapports mutuels (par exemple, dans le cas du changement phonique et dans le cas de l'opposition cas sujet/cas régime en français). D'autre part, il identifie dans une large mesure le changement linguistique au changement phonique, c'est-à-dire, il n'appelle 'changement linguistique' que ce qui se produit, à son avis, hors du système linguistique (grammatical). Ainsi, il ne mentionne que le

---

<sup>17</sup> CLG, p. 231.

<sup>18</sup> Quelques citations supplémentaires : "*l'axe des successivités...*, sur lequel on ne peut jamais considérer qu'une chose à la fois" ; "ces faits diachroniques...n'ont aucun rapport avec le fait statique qu'ils ont produit" ; "un fait diachronique est un événement qui a sa raison d'être en lui-même ; les conséquences synchroniques particulières qui peuvent en découler lui sont complètement étrangères" ; "dans la perspective diachronique on a affaire à des phénomènes qui n'ont aucun rapport avec les systèmes, bien qu'ils les conditionnent" ; "Les altérations ne se faisant jamais sur le bloc du système, mais sur l'un ou l'autre de ses éléments, ne peuvent être étudiées qu'en dehors de celui-ci" ; "le 'phénomène' synchronique n'a rien de commun avec le diachronique ; l'un est un rapport entre éléments simultanés, l'autre la substitution d'un élément à un autre dans le temps, un événement" (CLG, pp. 118, 123, 124, 126, 127, 133).

changement phonique *gasti* > *gesti* > *Gäste* ou *\*foti* > *fet* > *feet*, sans traiter en même temps la réorganisation correspondante du système de formation du pluriel, comme si celle-ci n'était qu'un 'résultat fortuit' et pas en même temps un 'événement' diachronique. En ce qui concerne les formations analogiques, il est vrai que, dans un certain sens, il les interprète tout à fait correctement (cf. ci-dessous), mais il les considère en même temps comme appartenant exclusivement à la synchronie, comme si elles ne se produisaient pas également sur le plan diachronique<sup>19</sup>. Plus encore : il doit supposer que le processus du changement linguistique ne se produit pas dans le système linguistique, mais ailleurs, à savoir dans la parole, comme si celle-ci était une réalité autonome et séparée du système, plutôt que la réalisation concrète de celui-ci. En réalité, cependant, toutes les étapes du changement linguistique (adoption, sélection, mutation), y compris la première (innovation), ont lieu dans la langue en tant que telle, parce qu'il s'agit précisément du changement linguistique, et non pas simplement du changement dans la parole (la parole en tant que telle ne saurait d'ailleurs changer, car elle ne possède pas de continuité historique). Et, bien sûr, F. de Saussure n'a pas su prouver que le changement linguistique n'affecte que des faits isolés, ni qu'il se produit en dehors du système linguistique ; il n'a fait que démontrer – de façon indirecte, c'est-à-dire par une *reductio ad absurdum* involontaire – qu'il est impossible d'intégrer le changement linguistique dans un système linguistique conçu de façon statique<sup>20</sup>.

### III

a. Le seul élément correct dans tout ceci, c'est que la primauté de la synchronie dépend entièrement de l'interprétation du changement linguistique. L'approche synchronique de la langue serait effectivement la seule adéquate si le changement linguistique ne concernait que des éléments isolés et se produisait en dehors du système linguistique. Dans ce cas, on n'aurait pas non plus de continuité de la langue dans le temps, mais uniquement une succession aléatoire de systèmes linguistiques séparés, indépendants les uns des autres, et en soi statiques (inaltérables), ce que Saussure<sup>21</sup> suppose effectivement de façon explicite. Évidemment, l'histoire de la langue n'a alors plus aucun sens : elle ne serait rien d'autre qu'une série de descriptions synchroniques reliées de façon plus ou moins étroite.

b. La continuité temporelle de la langue est cependant un fait réel, et pas uniquement pour les locuteurs mêmes, qui sont convaincus qu'ils parlent continuellement 'la même langue', mais aussi d'un point de vue fonctionnel objectif, étant donné que d'innombrables fonctions et procédés d'une langue restent les mêmes durant une longue période (c'est-à-dire, elles sont reproduites à chaque fois de la même façon), et qu'il n'est pas du tout le cas que tous les changements linguistiques affectent aussi le système fonctionnel (pas même aux yeux de F. de Saussure). D'autre part, c'est un fait établi qu'une langue (fonctionnelle) est à tout moment de son développement historique un système d'oppositions au sens saussurien, c'est-à-dire, une construction de fonctions et de procédés qui sont dans un rapport d'opposition. Afin de justifier la continuité d'une langue particulière, il faut donc concilier le système linguistique et le changement linguistique. Pour ce faire, il faut toutefois

---

<sup>19</sup> CLG, pp. 122ss ; cf. à ce propos notre discussion dans *Sincronía, diacronía e historia*, pp. 249-253.

<sup>20</sup> Pour les partisans du *credo quia absurdum*, il est évident que le changement linguistique doit demeurer pendant quelque temps dans le purgatoire de la *parole*, avant de pouvoir entrer dans la *langue*. Plus encore : ils sont convaincus que ceux qui considèrent cette 'évidence' comme insensée et refusent de l'accepter, n'ont pas compris les textes de F. de Saussure ; ainsi, par exemple, A. Burger, *CFS*, 17, 1960, p. 66.

<sup>21</sup> CLG, pp. 124ss : "en lui-même il [= le système] est immuable", "ce n'est pas l'ensemble qui a été déplacé ni un système qui en a engendré un autre, mais un élément du premier a été changé, et cela a suffi pour faire naître un autre système".

– en harmonie avec l’expérience réelle de la langue, il est vrai – partir d’une autre vision, d’une autre conceptualisation, tant du système que du changement linguistique ; d’une conception qui, par ailleurs, n’était pas non plus étrangère à F. de Saussure, car il qualifie à juste titre de ‘créations’ les types de changement linguistique qu’il traite dans le chapitre consacré à l’analogie.

**1.a.** En ce qui concerne le système linguistique, il s’agit de reprendre la conception humboldtienne de la langue comme *energeia*, et de la développer et de l’appliquer conséquemment, même au-delà des affirmations explicites de W. von Humboldt. Le langage est précisément dans son essence *energeia*, c’est-à-dire, une activité libre et créatrice : non pas seulement utilisation de ce qui a été créé linguistiquement, mais, originellement et en premier lieu, création linguistique. Et une langue particulière (un ‘système linguistique’) est une tradition technique du langage : une technique historiquement donnée en vue de la réalisation de cette activité qui est en elle-même créatrice. Dès lors, elle ne saurait être un système fermé, créé à l’usage de tous, un instrument non soumis au changement, qui s’emploie uniquement dans la parole. Elle doit être une technique ouverte et potentiellement dynamique, qui permet et conditionne la création langagière ; une technique, en d’autres mots, dans laquelle la possibilité de son propre dépassement (changement) et les lignes de force de son développement ultérieur sont données d’avance<sup>22</sup>. Il est vrai qu’il existe des systèmes qui sont créés comme des instruments purs et simples, et qu’on appelle également de nos jours de plus en plus fréquemment des ‘langues’, ce qui fait que les langues proprement dites doivent être appelées ‘langues naturelles’. On ne saurait toutefois être d’accord avec cet usage arbitraire, puisqu’il n’y pas d’autres langues que les langues ‘naturelles’ : les langues non naturelles ne sont justement pas des langues, mais des systèmes paralinguistiques<sup>23</sup>.

**1.b.** Comme la langue est une activité créatrice, le changement linguistique ne peut pas non plus être compris de façon ‘rétrospective’, par rapport à la langue qui lui préexiste, et comme quelque chose qui lui arrive et se produit en elle. Au contraire, il doit en même temps et en premier lieu être compris de façon ‘prospective’. De ce point de vue, il n’est pas un remplacement dans une langue déjà donnée, mais une genèse linguistique, une objectivation historique de ce qui a été créé par le biais de l’activité de parler, c’est-à-dire la langue en tant que telle, au moment de sa naissance. Comme dans le cas de toute autre tradition, le changement en soi n’est pas non plus ici le changement d’une partie déjà donnée de la tradition, mais genèse d’une partie de la tradition, peu importe s’il remplace ou non une autre partie plus ancienne de cette tradition. De plus, dans cette perspective, toute distinction entre ‘changement’ (remplacement) et ‘création’ fait défaut : nous avons affaire

---

<sup>22</sup> Il convient de remarquer que W.v. Humboldt demande de considérer le langage sous toutes ses formes (y compris la langue) comme *energeia*, c’est-à-dire, comme ‘production’, et non pas comme ‘produit’ : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, in W.v. Humboldt, *Werke in fünf Bänden*, édités par A. Flitner et K. Giel, III, Stuttgart 1963, pp. 416ss et en particulier p. 431 : “Car la langue ne peut en effet pas être considérée comme une matière donnée, saisissable dans son ensemble ou graduellement communicable, mais comme un phénomène en développement perpétuel, pour lequel les lois de développement sont connues, mais l’étendue et dans une certaine mesure aussi la nature du produit de ce développement restent entièrement indéfinies”. Il ne s’agit ici manifestement pas de ce qu’on appelle la ‘génération de phrases’ à partir d’une ‘compétence’ déjà donnée, mais de la génération de la langue même.

<sup>23</sup> Le rapport réel n’est ici pas “langue” (hyperonyme ou ‘classe’) vs “langues naturelles” – “langues artificielles” (hyponymes ou ‘sous-classes’), mais plutôt *langues* proprement dites vs représentations partielles de celles-ci, c’est-à-dire, *paralangues*.

dans les deux cas à des traditions nouvelles<sup>24</sup>. Et le problème réel de l'évolution linguistique n'est pas celui du pourquoi du *changement* dans la langue qui lui préexiste (ce en quoi elle ne doit pas nécessairement consister) mais celui du comment de son avènement, c'est-à-dire, de sa *constitution en tant que tradition* (ce qu'elle est dans tous les cas)<sup>25</sup>. Du reste, il faut tenir compte du fait que les locuteurs n'ont que très rarement (et le plus souvent pas du tout) l'intention de changer leur langue, ce qui n'empêche pas qu'ils la changent à travers leur créativité linguistique, exercée dans le cadre de ce qui semble à première vue la simple utilisation de la langue. En d'autres termes, pour eux, le fonctionnement et le changement de la langue coïncident d'une certaine façon qui est encore à déterminer.

**2.** Dans ce sens, on peut intégrer sans difficultés le changement linguistique, la genèse ou le devenir de la langue, dans le système linguistique, c'est-à-dire la technique linguistique. Fait objectif et possibilité en même temps, technique en partie déjà utilisée et en partie seulement utilisable, une langue (quand elle n'est pas une 'langue morte') n'est à aucun moment un produit entièrement fini : elle *se produit* de plus en plus à travers le soi-disant changement linguistique.

**a.** Afin de saisir le mode historiquement concret de cette intégration, il faut, dans chaque langue, distinguer soigneusement entre existence et potentialité, entre technique réalisée et réalisable ; en même temps, il faut effectivement déterminer de façon précise comment le fonctionnement de la langue et le changement peuvent coïncider. En effet, dans chaque langue fonctionnelle, on peut distinguer trois couches techniques : la *norme*, le *système* et le *type* linguistiques<sup>26</sup>. La norme comprend tout ce qui a été créé concrètement de par l'utilisation d'une technique linguistique, et qui, dès lors, 'existe' en tant que langue déjà produite : elle est l'ensemble des réalisations traditionnelles au sein d'une langue (y compris les règles de réalisation) et comporte dès lors aussi des caractéristiques non fonctionnelles, mais nécessaires à la réalisation ou tout simplement 'usuelles'. Le système linguistique comprend ce qu'il y a de fonctionnel dans la technique linguistique, c'est-à-dire, les

---

<sup>24</sup> Le terme 'création' porte d'ailleurs directement sur le statut de l'innovation originelle correspondante dans l'activité de parler, et non pas sur le changement linguistique en tant que tel : dans le processus du changement linguistique, les 'créations' ne sont au fond pas traitées différemment que les autres types d'innovations.

<sup>25</sup> D'un point de vue théorique (et peut-être même du point de vue historique), il est en soi sans importance que la matière première pour un changement linguistique provienne d'une autre langue fonctionnelle (comme dans la plupart des cas), ou même d'une 'langue étrangère', c'est-à-dire une autre langue historique. En effet, dans tous les cas, cette matière doit être adaptée au système dans lequel elle est absorbée. L'adaptation d'éléments étrangers est également une création linguistique systématique. C'est uniquement dans le cas d'une influence forte et durable d'une autre langue que des traits systémiques sont également empruntés. Dans ce qui suit, nous nous limiterons toutefois, pour les besoins de la clarté, au changement linguistique tel qu'il se produit dans le cadre d'une langue fonctionnelle, même en l'absence d'influence d'une autre langue.

<sup>26</sup> Sur la distinction entre norme et système linguistiques : E. Coseriu, *Sistema, norma y habla*, Montevideo 1952, repris dans : *Teoría del lenguaje y lingüística general*, 3<sup>e</sup> édition, Madrid 1973, pp. 11-113, traduction allemande : *Sprachtheorie und allgemeine Sprachwissenschaft*, Munich 1975, pp. 11-101. Sur la distinction norme/système/type : E. Coseriu, "El aspecto verbal perifrástico en griego antiguo", *Actas del III Congreso Español de Estudios clásicos*, tome 3, Madrid 1968, pp. 93ss, traduction allemande : *Glotta* 53 (1975), pp. 1ss. Plus particulièrement sur l'emploi de cette distinction dans la théorie et la pratique de l'histoire de la langue : E. Coseriu, "Sincronía, diacronía y tipología", *Actas del XI Congreso Internacional de Lingüística y Filología románicas*, tome 1, Madrid 1968, pp. 269-281, et : E. Coseriu, "Humanwissenschaften und Geschichte. Der Gesichtspunkt eines Linguisten", *Jahrbuch der Norwegischen Akademie der Wissenschaften* 1978, Oslo 1979, pp. 10-14.

oppositions et les procédés fonctionnels de la langue concernée, et son organisation correspond ainsi à ce qu'on appelle précisément aussi en linguistique structurale un 'système linguistique' (ou 'structure linguistique'). Un même système linguistique admet toutefois différentes réalisations, et peut dès lors correspondre aussi à plusieurs normes linguistiques. Le type linguistique, de son côté, comprend les catégories de fonctions et de procédés, les principes fonctionnels d'une technique linguistique ; il peut se réaliser dans différents systèmes de différentes façons et à différents degrés, et peut dès lors correspondre en principe à plusieurs systèmes linguistiques.

**b.** En ce qui concerne maintenant le rapport entre existence et potentialité, il faut souligner que le système linguistique comporte l'ensemble des réalisations possibles dans une langue donnée : il comprend aussi ce qui n'a pas encore été réalisé à un moment donné, mais qui est néanmoins déjà donné précisément comme 'potentiel' (ayant une existence virtuelle), c'est-à-dire, ce qui peut être créé par l'utilisation de fonctions oppositives et de procédés. Or, quand de telles possibilités se réalisent dans la norme, elles entraînent à ce niveau-là un 'changement linguistique' ; du point de vue du système, toutefois, ce sont des faits 'synchroniques', puisqu'ils correspondent à des structures déjà données. On a donc dans ce cas un développement de la norme suite à la simple utilisation du système ; c'est précisément dans ce sens que, dans la langue (et pour les locuteurs), la synchronie (fonctionnement) et la diachronie (changement) peuvent constituer un seul et même moment. À cette catégorie de possibilités appartiennent aussi les exemples de F. de Saussure, mentionnés ci-dessus (*interventionnaire, répressionnaire, firmamental*). De tels faits font effectivement partie de la 'synchronie' du français, fût-ce la synchronie du système, et non pas celle de la norme : leur apparition effective dans la norme linguistique serait un 'événement' diachronique (tel que l'est d'ailleurs déjà leur apparition dans le *Cours* de F. de Saussure : depuis 1916, ces formes sont effectivement 'attestées'). De la même façon, mais à un niveau supérieur, le type linguistique comprend également comme potentialités (et, dans ce sens, comme existant virtuellement) des fonctions et des procédés, qui ne sont pas donnés en tant que tels dans le système linguistique, mais qui peuvent néanmoins être créés conformément à des principes fonctionnels préexistants. Par exemple, le type linguistique des langues romanes (mis à part le français moderne), et ceci dès l'étape du latin vulgaire, obéit au principe général de la distinction entre fonctions relationnelles et non relationnelles dans tous les domaines de la langue, de la syntaxe phrastique au lexique et à la formation des mots : celles-là s'expriment en principe sur le plan paradigmatique (dans les unités correspondantes mêmes), tandis que celles-ci s'expriment sur le plan syntagmatique ('périphrastique'). En vertu de ce principe, de nombreuses fonctions ont été créées ou, au moins, réorganisées dans l'histoire des langues romanes (souvent à des époques différentes)<sup>27</sup>. Ici aussi, nous avons donc d'une part un changement linguistique, création de la langue, mais d'autre part néanmoins utilisation de la technique linguistique, c'est-à-dire, synchronie et diachronie en même temps : diachronie (changement) du système linguistique dans le cadre de la synchronie du type linguistique. La typologie, conçue adéquatement, montre le plus clairement que les structures linguistiques ne sont pas seulement liées entre elles sur le plan 'synchronique', mais aussi (et même en premier lieu, ou originellement) sur le plan 'diachronique', étant donné qu'elles ont été créées par l'utilisation de techniques analogues ou selon des principes fonctionnels analogues. Du reste, synchronie et diachronie sont dans ce sens des perspectives propres à la linguistique, et non pas des perspectives de la langue : dans la langue, entendue comme création linguistique, elles coïncident<sup>28</sup>.

<sup>27</sup> E. Coseriu, "Sincronía, diacronía y tipología", *Actas del XI Congreso*, pp. 270-273, 276-277.

<sup>28</sup> On trouvera plus d'exemples de l'emploi du système linguistique dans la norme linguistique, et du type linguistique dans le système linguistique, dans les travaux cités dans la note 24, tout comme

c. Ceci veut toutefois également dire qu'il n'y a pas d'antinomie réelle entre l'état de langue ('système linguistique' au sens saussurien) et le développement linguistique, entre l'essence et le devenir de la langue. L'essence d'une langue est le résultat momentané de son devenir, tout ce qui a déjà été créé par le biais de la technique linguistique en question et qu'on peut encore qualifier d' 'actuel', et son devenir est l'utilisation dynamique de son essence : la langue se manifeste dans son devenir. Un état de langue n'est certainement pas un 'moment passager' d'une 'transition fuyante et fluctuation incessante', non pas parce qu'il serait statique, mais parce qu'au contraire, en tant que technique linguistique ouverte, il est potentiellement dynamique, parce que c'est précisément grâce à sa continuité qu'il peut se développer, et parce que, en tant que continuité et potentialité évolutive, il fait éclater des deux côtés la synchronie momentanée et purement statique.

#### IV

Quand on réfléchit à la nature véritable de la langue, telle qu'elle est dans l'expérience réelle et telle qu'elle est donnée pour les locuteurs, il est évident que l'histoire prend également en compte ce qui n'est pas, ou ne peut pas être considéré dans l'approche synchronique.

1. En premier lieu, l'histoire est capable – elle peut et elle doit le faire – de prendre également en considération le caractère différencié de la langue historique. Par contre, l'objet proprement dit de la linguistique exclusivement synchronique (structurale) est uniquement la 'langue fonctionnelle' en tant que telle, c'est-à-dire, un système linguistique qui est homogène à tous égards : personne n'a déjà décrit *la* langue allemande ou *le* français, mais toujours seulement une forme déterminée de l'allemand, une forme déterminée du français. Or, ce caractère différencié ne concerne pas uniquement la configuration objective ('architecture') de la langue historique, son articulation en dialectes, niveaux de langue et styles, mais également son fonctionnement dans l'activité de parler, puisqu'un système ne fonctionne pas uniquement par le biais de ses oppositions internes, mais aussi à travers ses relations externes à d'autres langues fonctionnelles ('équivalences' ou 'diversités') dans des textes. En d'autres termes : la langue historique fonctionne dans l'activité de parler, non pas uniquement par son homogénéité structurelle, mais aussi par sa variabilité. En effet, le locuteur ne fait pas uniquement son choix à l'intérieur des paradigmes d'une langue fonctionnelle, mais aussi dans l'architecture de la langue historique, et même pas seulement avant le début d'un texte, mais également dans un seul et même texte, voire au milieu d'une phrase<sup>29</sup>. Il est vrai que les dialectes, les niveaux de langue ou les styles sont susceptibles d'être décrits synchroniquement, mais ils ne seront pas considérés dans ce cas comme des composantes d'un seul héritage linguistique, mais à chaque fois comme des systèmes autonomes, séparés les uns des autres. Les faits isolés correspondants peuvent évidemment aussi être définis structurellement, mais pas du point de vue de leur contribution au fonctionnement de la langue dans l'activité de parler. Car dans la description strictement structurale disparaît précisément ce qui caractérise le fonctionnement de la langue dans des textes : par exemple, une forme n'est pas 'dialectale' dans le dialecte auquel il appartient, tout comme un 'archaïsme' ne fonctionne pas comme tel dans un système linguistique plus ancien. De telles étiquettes ne valent toujours qu'en dehors des systèmes linguistiques

---

dans : E. Coseriu, "Partikeln und Sprachtypus", *Festschrift für H.J. Seiler* (sous presse).

<sup>29</sup> À propos de ce choix, du point de vue de la stylistique du texte : L. Flydal, "Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue", *NTS*, 16 (1951), pp. 240-257 (où, de plus, les concepts 'diatopique' et 'diastratique' vs 'syntopique', 'synstratique' sont présentés pour la première fois).

correspondants. Or, une description structurale est incohérente quand elle met en rapport des faits relevant de différents dialectes, niveaux de langue et styles. De même, les autres disciplines synchroniques (dialectologie, sociolinguistique et stylistique linguistique) ne considèrent à chaque fois qu'une seule dimension de la variation linguistique, et, à prendre en compte plusieurs dimensions en même temps, elles sont incohérentes. Par exemple, la dialectologie en tant que telle (c'est-à-dire, en tant qu'étude de la différenciation spatiale de la langue) peut (et doit) certes se limiter à un niveau de langue à la fois, mais elle ne saurait interpréter un fait isolé simultanément comme diatopique *et* comme diastratique ou diaphasique<sup>30</sup>. L'histoire, par contre, n'est pas incohérente lorsqu'elle considère différentes dimensions d'un seul fait. Tout au contraire, elle doit le faire : ce qui serait une incohérence dans la description structurale relève de la cohérence de l'histoire de la langue<sup>31</sup>. Parfois, on entend par là que l'histoire serait 'atomiste' et non relationnelle : elle ne concernerait que des éléments isolés en tant que tels, sans égard aux rapports entre ces éléments. Il s'agit là d'une conception erronée de l'histoire. En réalité, la discipline qui ignore certains de ces rapports (à savoir tout ce qui n'est pas homogène ou qui ne peut pas être considéré comme une détermination ultérieure de l'homogène), c'est la description structurale. L'histoire, en revanche, est bel et bien la science du singulier, mais ces 'faits individuels' ne sont pas nécessairement 'isolés' (du point de vue de l'histoire, un système linguistique, une langue historique et une famille de langue sont autant d' "individus"). L'histoire prend en compte chaque fait avec toutes ses déterminations, y compris la détermination structurale, qui, si elle n'est certainement pas la moins importante, n'est pour elle qu'une détermination parmi d'autres. Cela ne signifie pas qu'elle serait une science hybride mais qu'elle est – dans le cas de la langue tout comme ailleurs – la science intégrale du fait en question<sup>32</sup>.

**2.** Il en va de même pour la tension entre systèmes plus anciens et systèmes plus récents dans un seul état de langue. L'histoire seule peut ordonner correctement les faits correspondants, et examiner le phénomène de la sélection, ce qu'elle a d'ailleurs déjà fait<sup>33</sup>. Dans une description purement synchronique, de tels faits (par exemple, *carreira* et *carrera* dans le même texte en ancien espagnol) sont considérés comme des 'variantes' dans le cadre d'un système superposé qu'on postule arbitrairement. En réalité, cependant, (et pour les locuteurs) il peut certes s'agir de 'variantes' dans les systèmes correspondants, mais ce sont en premier lieu des unités qui relèvent de systèmes différents. Sinon, il faudrait dire que, par exemple, /e/ - /e :/ et /e/, c'est-à-dire, la distinction ou l'absence de distinction entre /e/ bref et /e/ long, sont des 'variantes'. Et comment une opposition ou une unité fonctionnelles pourraient-elles être des 'variantes' ? Cependant, toute tentative d'expliquer de tels faits en synchronie implique déjà une transition à la diachronie : dans une approche strictement synchronique de la langue, on ne saurait parler que d'un système avec cette distinction et d'un système sans cette distinction.

**3.** De la même façon, c'est uniquement l'histoire qui peut constater et examiner la dimension 'futuristique' de la langue en tant que telle. W. von Humboldt a remarqué à plusieurs reprises qu'on ne peut pas percevoir une langue comme entièrement 'donnée'. (cf. le passage cité dans la note infrapaginale 20). Ceci concerne toutefois manifestement la perception « présente », telle qu'elle peut se faire dans la description. De fait, dans le cas de

<sup>30</sup> Que cela se fasse, ou doive même se faire, dans la pratique, n'en fait pas moins une incohérence théorique.

<sup>31</sup> CLG, p. 132.

<sup>32</sup> Dès lors, l'histoire de la langue peut (et *doit*) également prendre en compte les facteurs déterminants extralinguistiques des faits de langue, et cela non plus ne la rend incohérente.

<sup>33</sup> À propos des mérites particuliers de l'école espagnole dans ce domaine, voir E. Coseriu, *Sincronía, diacronía e historia*, pp. 220ss.

la dimension futuristique de la langue, il s'agit de possibilités non encore réalisées, qui restent dès lors totalement indéterminées du point de vue de la description, comme il n'y a pas de science de l'avenir, et que l'avenir n'est par définition pas objet de connaissance. La seule possibilité de constater et d'examiner "l'avenir" consiste à le considérer comme déjà donné dans le passé, et à examiner précisément ce passé par le biais d'une orientation sur l'avenir. Or, il est vrai que l'histoire concerne le 'passé' du point de vue de l'historiographie en tant que telle, mais cela ne vaut pas pour la perspective qu'elle adopte dans chaque cas particulier. Quand elle examine le développement d'un état de langue A à un état de langue B (qui, en tant que tels, appartiennent déjà au passé), elle adopte le point de vue 'futuristique' (A->B), et elle constate en B la réalisation effective des possibilités que comporte A. Dans la synchronie stricte, par contre, on ne sait même pas si les possibilités de A sont réelles, puisque cela implique qu'elles se réalisent, c'est-à-dire, il faut manier la langue, *en tant que locuteur*, sur le plan diachronique, et créer ce qui n'existe pas encore dans la langue (précisément comme F. de Saussure le fait dans le cas d'*interventionnaire* etc.).

Ce que fait l'histoire, ce n'est pas seulement ou pas vraiment 'expliquer un état de langue par un état de langue antérieur', comme on le suppose parfois avec une ironie déplacée. Tout d'abord, cette supposition donne l'impression qu'on pourrait aussi rendre compte d'un état de langue d'une façon autre qu'historique, à savoir sur le plan synchronique – par lui-même, pour ainsi dire. Cela n'est toutefois pas le cas, car l'explication consiste à ramener les faits à autre chose ; c'est dans ce sens qu'on peut *décrire* un état de langue synchroniquement, mais qu'on ne saurait *expliquer* synchroniquement. Comme G. von der Gabelentz l'a bien vu, la linguistique descriptive n'explique pas la langue, mais l'activité de parler, en la ramenant à la langue dont elle est la réalisation<sup>34</sup> (et encore, uniquement en ce qui concerne l'homogénéité fonctionnelle de celle-ci). Dans ce sens, en tant qu'explication de l'activité de parler, elle est aussi beaucoup plus adéquate à son objet que la diachronie ponctuelle et fragmentaire de F. de Saussure (et peut-être même plus que l'histoire au sens propre). Quand il s'agit, par contre, de rendre compte de la langue, quand on se demande pourquoi une langue présente telle ou telle caractéristique, alors il faut nécessairement passer à la diachronie et constater qu'elle s'est développée ainsi dans l'histoire<sup>35</sup>. D'autre part, la supposition mentionnée implique une conception inadmissible de l'histoire humaine. L'histoire, dans le domaine de l'homme, n'est pas une réduction à des causes (du type A <- B), mais plutôt la considération des faits dans leur développement 'finaliste', comme les actes humains libres sont toujours définis par la question "à quelle fin", et non pas par un "pourquoi" causal. Et dans ce sens (et à condition d'entendre par "explication" la compréhension profonde et garantie des faits) l'histoire de la langue n'"explique" en fait pas l'état de langue B, mais l'état de langue A. Pour ce qui est de l'état B, on ne fait que constater qu'il est la continuation et le développement de A. En revanche, l'état A est de fait expliqué – c'est-à-dire compris plus adéquatement – par le biais de son développement. En effet, on montre de cette façon qu'une certaine piste était réellement une possibilité de A, avec d'autant plus de raison qu'elle s'est réalisée dans B. B confirme ainsi A comme une technique ouverte et dynamique.

---

<sup>34</sup> "L'analyse linguistique explique la *parole* à partir de l'essence de la *langue*" (op. cit., p. 112).

<sup>35</sup> Dans la mesure où l'on définit l'objet d'une science comme les phénomènes qu'elle explique, il faudrait considérer, avec G. von der Gabelentz, la linguistique descriptive comme science de la 'parole', et non de la langue. D'ailleurs, même la linguistique descriptive concerne dans un certain sens le 'passé', puisque seul le passé peut être connu. La langue, qui se manifeste dans la parole, *était déjà là* avant l'acte de parole, et ce qui se crée par la parole, *se manifestera* à l'avenir. Seule la constatation des faits dans la parole même relève totalement du présent et de la synchronie, mais cela n'équivaut pas à la description d'une langue.

## V

L'histoire correspond donc mieux à l'*expérience* de la langue, à ce que celle-ci est pour les locuteurs aussi. Or, cela signifie-t-il qu'elle correspond aussi mieux à l'*essence* de la langue ? À notre avis, on ne saurait en douter, étant donné que les trois aspects que nous avons considérés (caractère différencié, tension entre l'ancien et le nouveau, dimension futuristique) sont conditionnés précisément par l'essence de la langue.

**1.** Le caractère différencié de la langue historique tient au fait que la langue est une activité créatrice individuelle, ce qui fait que, dans un certain sens, comme l'a remarqué Humboldt<sup>36</sup>, 'chaque homme possède une langue particulière'. D'autre part, l'homogénéité qui apparaît dans la description structurale, tient à l' "altérité" tout aussi essentielle de la langue, c'est-à-dire, au fait que la langue, même en tant que processus de création linguistique, est une activité orientée sur d'autres sujets parlants. Dès lors, seule une science qui considère en même temps et au même degré le caractère différencié et l'homogénéité de la langue, peut correspondre à l'essence de la langue.

**2.** La tension dialectique entre l'ancien et le nouveau correspond au fait que la langue naît par le changement linguistique, c'est-à-dire par le processus d'objectivation de la création individuelle. Par la 'sélection' le locuteur manifeste d'ailleurs, ici aussi, son altérité, c'est-à-dire sa solidarité avec le passé et les forces conservatrices, ou, de façon inverse, avec les forces innovatrices qui contribuent à la création de la langue.

**3.** En ce qui concerne, finalement, la dimension futuristique, il s'agit à nouveau du soi-disant changement linguistique, c'est-à-dire de la génération de la langue. Or, l'histoire perçoit la langue comme un processus de génération ; elle voit comment la langue se fait. Cela ne signifie toutefois pas que l'histoire ne se justifierait qu'à côté de la description, en tant qu'étude d'autres aspects empiriques de la langue qui ne sont pas pris en considération par la description. Car la langue est création. Elle n'est pas une sorte d'objet naturel, pour lequel on pourrait distinguer entre l'essence et le devenir, mais un objet culturel, plus particulièrement un processus de production culturelle, ce qui fait que le devenir fait partie de son essence. Plus encore : dans le sens originel, l'essence de la langue n'est rien d'autre que son devenir. Un état de langue, quelle que soit la durée de son existence, n'est pas plus qu'une phase dans ce développement. En fait, une langue en tant que création n'est pas, elle se fait toujours, ou elle n'est à tout moment que ce qu'elle est devenue en tant que partie du passé, en tant que tradition. Seule l'histoire, toutefois, peut percevoir le développement en tant que tel.

**4.** Il faut donc invertir l'axiome de F. de Saussure, et le remettre sur ses pieds, pour ainsi dire. La science qui est adéquate tant du point de vue de l'expérience réelle de la langue que du point de vue de l'essence de la langue, c'est l'histoire de la langue.

## VI

**1.** On peut toutefois se demander si la linguistique synchronique ne pourrait pas atteindre le même objectif que l'histoire. C'est possible en principe pour ce qui concerne la différenciation de la langue historique, et la tension entre l'ancien et le nouveau. Cependant, cela ne pourra pas se faire dans l'approche structurale de la langue, qui, pour être cohérente, doit nécessairement se limiter à une langue fonctionnelle à la fois, mais dans une

---

<sup>36</sup> Op. cit., p. 424.

synchronie intégrale et intégrée, qui considère tant l'homogénéité que le caractère différencié comme des éléments fonctionnels. Une discipline, en d'autres mots, qui soit à la fois description structurale, dialectologie, sociolinguistique et stylistique linguistique, et qui rende compte de la compétence linguistique entière d'au moins un locuteur, telle qu'elle se manifeste dans la parole, dans une seule description cohérente, et non pas dans des descriptions séparées. Toutefois, en ce moment, même les prémisses élémentaires d'une telle synchronie intégrée restent à élaborer.

Par contre, il est impossible, par principe, qu'une perspective synchronique fasse justice à la langue comme possibilité, et donc comme devenir. Car ce qui n'est que possibilité ne relève pas de la réalité descriptible. Toutes les couches fonctionnelles de la langue (norme linguistique, système linguistique et type linguistique) apparaissent nécessairement aussi en synchronie (= le fonctionnement) ; dès lors, elles peuvent et doivent être décrites. Toutefois, dans la mesure où il s'agit, dans le cas du système et du type, de possibilités ouvertes, celles-ci ne peuvent être indiquées que de façon provisoire et générique en synchronie. En effet, seul le développement linguistique peut les consacrer univoquement. De même, toute tentative de promouvoir la possibilité en formulant des soi-disant 'tendances'<sup>37</sup>, est en soi déjà une transition à la diachronie et donc à l'histoire proprement dite.

**2.** Le fait d'admettre la primauté de l'histoire n'implique toutefois nullement qu'on devrait renoncer à la description structurale et aux acquis importants de la linguistique structurale tout court, qui a rendu possible des découvertes fondamentales quant au fonctionnement de la langue. Au contraire : pour la description d'un état de langue donné d'une langue fonctionnelle, l'approche synchronique et structurale est non seulement sensée, mais aussi la seule adéquate. Cependant, la description d'un objet culturel dans une phase de son devenir, c'est-à-dire comme 'devenu', appartient à l'histoire de cet objet. Il n'y a pas d'antinomie entre description et histoire ; s'il y en a une, c'est uniquement dans ce sens que l'histoire contient la description, alors que la description, en tant que partie de l'histoire, ne peut pas saisir le tout. La description linguistique est déjà l'histoire, fût-ce une histoire partielle et provisoire, en attente de sa détermination plus précise et de sa consécration par le développement.

Dans ce sens, il faut bien souscrire à la thèse de Hermann Paul : la linguistique est de fait l'histoire de la langue.

---

<sup>37</sup> Pour une critique de ce concept : E. Coseriu, *Sincronía, diacronía e historia*, pp. 230ss.